

Passagers mystères | Douze portraits tronqués

M le magazine | 27.01.2015 | Mis à jour le 28.01.2015

Pour sa série "Tipo Pass" ("photos de passeport"), le photographe angolais Edson Chagas recouvre de masques tribaux les visages de voyageurs tirés à quatre épingles. Par Roxana Azimi



La notoriété soudaine que lui a donnée un *Lion d'or inattendu décerné à la Biennale de Venise en 2013*, il l'apprécie avec autant de satisfaction que de distance. Il n'a pas l'intention de se presser. Les idées viendront en temps voulu. Celle de la série « Tipo Passe » - diminutif en angolais de « photos de passeport » - a surgi un soir où il s'ennuyait chez un ami, collectionneur de masques traditionnels.

Un des convives ayant trop monopolisé la parole, Chagas marque sa lassitude en s'affublant soudain d'un masque. « On m'a dit : "Attention, ça porte malheur, ces masques sont chargés" », se souvient-il. Sa curiosité piquée au vif, il commence à en glaner dans les marchés, se rappelant qu'autrefois les tribus emportaient leurs masques dans leurs déplacements afin de se protéger.

De fil en aiguille, Edson Chagas entreprend de les associer au type de costumes que portent les ressortissants angolais sur leurs photos de passeport. Noeud papillon, cravate saillante, ils semblent endimanchés.

« Pour les autorités, vous représentez le pays, vous êtes même le premier visage de ce pays à l'étranger, donc vous devez être impeccables », explique-t-il.

Au final, le photographe réalise douze portraits tronqués où le visage est remplacé par le masque rituel, ainsi désacralisé. Court-circuit entre modernité et tradition ? Pourquoi pas. Question d'identité ? On vise plus juste. « Je voulais traiter du multiculturalisme, abonde-t-il. Quand on évoque l'Afrique, on en parle comme s'il s'agissait d'un pays, mais c'est un continent. » Justement, il a commencé à étendre sa quête de masques à d'autres pays africains. A suivre.

Voilà encore un an et demi, Edson Chagas était un parfait inconnu. Il aura fallu un Lion d'or inattendu décerné à la Biennale de Venise en 2013 au pavillon angolais pour « Luanda, Encyclopedic City », pour que soudain les projecteurs se braquent sur le jeune photographe.

Ce trentenaire nomade est un pur produit de la diaspora africaine. En 1992, à l'âge de 16 ans, il quitte l'Angola pour le Portugal, où il apprend les rudiments de la photographie. Après trois ans d'études, il migre à nouveau, cette fois direction Londres. Il se formera, entre autres, au photojournalisme au London College of Communication en 2007, puis se perfectionnera dans la photo documentaire à l'université de Newport, au Pays de Galles.

Ce n'est qu'en 2008 qu'il reposera ses valises dans son pays natal. « J'ai déménagé si souvent, je continue à me demander où est mon chez-moi, confie-t-il. Quand je suis revenu en Angola, j'ai retrouvé la maison de ma mère inchangée, mais tout le reste autour était différent. » Cette idée du déplacement, Chagas l'a abordée avec la série « Found Not Taken », où il a collecté des objets abandonnés dans les rues de Londres, Newport ou Luanda, avant de les transposer quelques mètres ou kilomètres plus loin, pour leur donner une toile de fond plus idoine.

Exploration de la question des racines, de la migration des objets comme des êtres ? Ou réflexion sur la surconsommation qui dévore et rejette tel un grand système digestif ? Rétif aux commentaires, Edson Chagas énonce plus qu'il n'affirme, et laisse le spectateur à ses interprétations.